

Chapitre I

Personne n'aurait pu les voir, car ils étaient invisibles pour tous. Quatre géants immenses se dressaient, ce matin-là, sur le ciel de Paris, en ce jour de juillet qui s'annonçait déjà très chaud. Parfois, leur tête était frôlée par de petits nuages haut perchés.

Le premier de ces géants s'accrochait d'une main au sommet de la Tour Eiffel. Ses dimensions étaient telles que chacun de ses pieds touchait les piliers nord et ouest de l'édifice. Ce qui ne dérangeait pas le sommeil de deux ou trois clochards qui dormaient là.

Ce géant invisible n'était autre que David, oui, ce roi hébreu venu tout droit de la Bible et qui sut vaincre le philistin Goliath, d'un seul coup de fronde. Pour l'instant, malgré ses dimensions, il ne donnait pas l'impression d'avoir été un roi d'Israël, le père du grand Salomon. Il ressemblait bien plus au gamin... frondeur de la légende. Ne s'amusait-il pas, soudain, à faire de l'équilibre, par malice, en se tenant sur un seul doigt, les pieds en l'air, tel un acrobate de cirque, comme s'il voulait décrocher la lune ? Ainsi, il disparaissait dans l'azur jusqu'aux genoux.

A regret, David reprit sa position initiale, au bout d'un instant. Il y avait maintenant de la gravité dans ses yeux. Comme il était doté de tous les pouvoirs, ainsi que les trois autres géants, il se transforma soudain en mouette de la Seine et, se laissant glisser sous le vent, il se retrouva très vite au-dessus du Vélodrome d'Hiver, cette immense enceinte où avaient eu lieu tant de courses cyclistes, de meetings, de réunions diverses et qu'on appelait plus communément le Vel'd'Hiv. C'était tout près. David put

alors constater que les premiers autobus de la T.C.R.P. ainsi appelait-on à l'époque la « Compagnie des Transports en Commun de la Région Parisienne », venaient d'arriver et que des gens, aux regards hébétés, portant des paquets en descendaient, en trébuchant. Tous avaient une étoile jaune accrochée à la poitrine. Il put voir aussi deux cars de police, ce qui ne l'étonna guère.

Reprenant son aspect de géant, il retourna à la Tour Eiffel et lança son regard, par-dessus la ville, vers le deuxième géant qui se tenait assis, lui, un pied de chaque côté du dôme du Sacré-Cœur. Les traits burinés de son immense visage prouvaient qu'il avait dû subir de cruelles épreuves, à son époque. Néanmoins, il donnait une impression de force herculéenne. Ne le comparait-on pas à l'Hercule de la mythologie grecque, Samson Naguibor ? Pourtant, une femme avait su le vaincre, Dalila. Une nuit, alors qu'il dormait, elle coupa ses cheveux, où résidait toute sa force. Depuis, il était resté tout à fait chauve. Ironie de l'histoire, même biblique.

Les deux autres géants se tenaient côte à côte, chacun juché sur une tour de la cathédrale Notre-Dame, les jambes pendantes jusqu'au portail. Celui qui était assis côté nord avait de quoi laisser perplexe. A n'en pas douter, c'était Jésus, celui du Nouveau Testament. A bien des détails, on le reconnaissait, si on était à même de le voir, bien sûr. Son front ensanglanté par une couronne d'épines, ses poignets où les clous avaient laissé de profondes cicatrices, ses longs cheveux et, surtout, l'angélisme de son regard. Mais pour quelle mystérieuse raison était-il vêtu d'un smoking blanc, comme s'il devait se rendre à une soirée de l'Opéra ! Son voisin de la seconde tour lui avait posé la question, mais sans obtenir de réponse.

Ce dernier des géants venait tout juste de rejoindre Jésus. Auparavant, il s'était tenu adossé au grand rocher du Parc Zoologique de Vincennes, à regarder les singes sauter de branche en branche.

Pendant des millénaires, il avait porté de multiples noms. Il s'était appelé Ahasverus, Isaac Laquedem, Cartaphilus, Démétrios, Luis de Torrès, Buttadéo. Mais, plus souvent, il restait pour tous, le fameux Juif Errant, qui avait fait couler tant d'encre au cours des siècles.

David, Samson Naguibor, Jésus et le Juif Errant, se penchaient en silence sur les rues de Paris. Ils étaient dotés d'une vue si perçante qu'elle traversait les murs les plus épais. Ils pouvaient alors voir dans le plus petit logis et même scruter les âmes.

Pour l'instant, tout quatre s'intéressaient au triste spectacle qu'offraient certains quartiers de Paris, surtout ceux où vivaient de nombreux immigrés juifs : Belleville, Bagnolet, Charonne, plus à l'Est. Et surtout, rues, ruelles et passages, situés autour de la station de métro Saint-Paul.

D'un seul bond, David avait sauté d'une rive à l'autre de la Seine. Mais Samson le stoppa net dans son élan.

— David, il est hors de question d'intervenir dans les événements qui vont avoir lieu, aujourd'hui, et dans les semaines à venir. Nous sommes ici, à titre de témoins, et nous devons laisser s'accomplir le destin de chacun. Je lis en toi, tu le sais ! N'allais-tu pas provoquer des pannes de moteur dans certains autobus, pour les empêcher de rouler vers le Vel'd'Hiv ou en direction du camp de Drancy ?

Les lèvres de Samson n'avaient pas bougé. Les quatre géants n'avaient guère besoin d'échanger la moindre parole pour dialoguer. Des ondes inconnues de la Terre transportaient les pensées des uns vers les autres.

Un instant, les quatre géants prêtèrent l'oreille aux tristes mélodies juives que jouait un violoniste perché sur le toit d'une maison de la rue de Rivoli. Des musiciens, ils en virent bien d'autres, car leur nombre augmenta d'heure en heure. Leur archet sur les cordes gémissait à fendre l'âme. Cette triste musique sembla inspirer Jésus.

— La preuve que Dieu est bon est qu'il donne la souffrance ! On peut mieux apprécier le bonheur sur cette

terre. En vérité, je vous le dis, c'est ainsi, même si j'ai mal, surtout pour le petit Mosché Szylowitz, notre Mosché à nous.

Jésus recommençait ainsi à psalmodier, du haut de Notre-Dame. David se retint de bondir vers lui. Ces paroles, il les lui aurait volontiers fait rentrer dans la gorge. En quoi, souffrir, avait-il du bon ? Sacré Jésus, ne sanctifiait-il pas le masochisme !

Mais aucune altercation entre géants n'était possible. Et puis, il savait, comme les autres, que ce jour de jeudi 16 Juillet 1942, allait entrer dans la légende sous le nom de « Jeudi Noir », en yiddisch, « Der Finsterer Donerstig ».

David le savait d'autant plus que, s'étant transformé en vase à fleurs, puis en lampadaire, il avait pu assister, neuf jours plus tôt, à la commission extraordinaire qui s'était tenue, dans un immeuble cossu de l'Avenue Foch, tout près du Bois de Boulogne. La Gestapo avait convoqué là, le Commissaire aux Affaires Juives, Darquier de Pellepoix, Leguay, le directeur général de la police, le commissaire François, responsable de tous les camps d'internement, Hennequin, directeur de la police municipale, Tulard, qui s'était occupé du fichier des Juifs, Garnier, représentant du préfet de police, Gallien et Guidot, des sous-fifres.

Du côté allemand, la séance était présidée par le Hauptsturmführer Théo Dannecker et le SS Unterscharführer Heinrichsohn.

Ce fut Darquier de Pellepoix qui ouvrit la séance, avec une solennité ridicule. Il annonça avec emphase que les autorités d'occupation s'étaient déclarées prêtes à débarasser l'Etat Français des Juifs étrangers et que la présente réunion avait pour but de discuter la réalisation technique de la déportation. Dannecker avait alors indiqué que l'objectif était d'arrêter 28 000 Juifs et que l'opération « Vent Printanier » débiterait le jeudi 16 Juillet, à l'aube. On discuta ensuite du centre de rassemblement possible et

l'on tomba s'accord sur l'immense Vel'd'Hiv, et aussi sur le camp de Drancy, au nord-est de Paris.

Darquier de Pellepoix ne se doutait guère que la vive douleur qu'il ressentit soudain aux reins était due au Juif David. Quant à Dannecker, son cœur commença à battre la chamade. Une crise de tachycardie qui le mit très mal à l'aise. David se serait volontiers acharné après tous les membres présents de la séance, quand Samson Naguibor, qui s'était introduit dans le corps d'une mouche, lui, vint tourner tout autour du lampadaire.

— Dernier avertissement, David, avant que je fasse mon rapport, tu m'entends, garnement ? Dernier avertissement.

Encore lampadaire, David ricana silencieusement. Quel rapport pouvait bien rédiger Samson Naguibor ? Et, surtout, pour l'adresser à quelles autorités ? Il y avait des siècles qu'il était devenu athée, le vainqueur de Goliath, et ne croyait plus du tout à ce que les hommes, au cours des siècles, avaient placé dans le ciel. Avec beaucoup d'imagination, il devait le reconnaître.

Chapitre II

On se trouvait maintenant dans la tête du jeune Mosché Szylowitz, un peu en arrière du front. Ses yeux, encore secs, comme si le sanglot qui restait noué dans sa gorge, empêchait l'écoulement des larmes, se perdaient dans le vague. Pourtant, sur l'immense écran de son cinéma, il arrivait de plus en plus de monde.

Tout près, à le toucher, ses quatre archanges préférés, les géants qui venaient si souvent hanter ses plus beaux rêves : David, Samson Naguibor, Jésus et le Juif Errant. Ils venaient de surgir, ayant cette fois une taille normale et le regardaient, non sans inquiétude.

Comme il y avait de plus en plus de bruit dans le logis de Szylowitz, à cause de tous ceux qui ne cessaient d'apparaître dans la pièce, David fit de grands gestes pour intimiser le silence. Il ne fallait pas perturber l'immense chagrin de Mosché, que lui causait l'arrestation de son père et sa mère. C'était si récent ! Il y avait moins d'une heure, que Tateh et Mameh venaient d'être emmenés par deux policiers qui ne leur avaient laissé que vingt minutes pour emplir une valise de quelques vêtements.

Tateh, Mameh ! Mais ils étaient encore là, se révolta leur fils. Il pouvait les voir ! Hélas pour lui, se disait David, il lui aurait été impossible de les serrer dans ses bras. Ils n'avaient plus que deux dimensions, son père et sa mère, soudain devenus des souvenirs, des ombres, comme tous ceux qui se trouvaient déjà là où arrivaient seulement, comme eux-mêmes, les quatre géants.

Pourtant, Mosché sentait tellement la présence de ses parents, qu'il les croyait encore près de lui. Plus précisé-

ment, il ne parvenait pas encore à imaginer qu'ils venaient d'être emmenés. Ce devait être un cauchemar, mais oui, il dormait encore, il allait se réveiller. Après lui avoir caressé la joue, sa mère lui recommanderait de se lever pour boire son café au lait bien chaud, son père se préparant déjà à coudre ses pantalons, à la machine à coudre Singer.

Une fois de plus, David et Samson durent ordonner le silence. Mais avec satisfaction, ils pouvaient constater qu'ils étaient assez nombreux, les personnages principaux ou les figurants de l'imagination de Mosché, tous ceux qui traversaient plus ou moins ses songeries.

Dans la foule, ils pouvaient apercevoir le fier d'Artagnan et ses mousquetaires, le beau Vercingétorix, les superbes Bayard, Richard Cœur de Lion, Godefroy de Bouillon, Roland ! Frédégonde, Brunehaut, réconciliées, et aussi, Tarzan accompagné de la guenon Chita, des cow-boys en noir et blanc, tout juste jaillis de leurs films respectifs : Tom Mix et son cheval blanc, les sympathiques Meynard, Buck Jones.

Arrivaient maintenant, les acteurs préférés de Mosché : Jean-Pierre Aumont, Aimos, Michel Simon, Jean Gabin, Françoise Rosay, Edwige Feuillère, Fernandel, Annabella, Jules Berry, Charles Vanel et d'autres encore, qui avaient tenu à l'assurer de leur amitié, en cette douloureuse épreuve.

Dès qu'ils surgissaient, leur regard à tous se tournait vers son père et sa mère qui se tenaient figés, dans un coin de la pièce, devenus des ombres, eux aussi.

— C'est triste de se retrouver orphelin, si jeune, à quinze ans ! Mais que va-t-il devenir, ce pauvre garçon, murmura Fernandel ?

— Mais vous parlez déjà, comme si ses Tateh-Mameh étaient morts, s'exclama Edwige Feuillère. On vient tout juste de les emmener. Rien ne vous dit qu'ils ne vont pas revenir bientôt !

— D'après les renseignements que l'on vient de me communiquer, intervint Vercingétorix, le sort de tous ceux qui sont Juifs étrangers risque de devenir tragique, à brève échéance. Des nazis, il n'y a aucune pitié à attendre. A côté d'eux, les Romains n'étaient que des enfants de chœur. Je crains fort que notre Mosché ne revoie jamais ses parents, moi.

Tout le monde s'était mis à parler, chacun ayant un avis à donner à propos d'Isaac et Raya Ruchla Szylowitz. Seuls, les quatre géants se taisaient. Ils savaient déjà. Ils pouvaient raconter tout ce qui venait d'arriver ici, mais n'avaient guère envie d'en faire le récit à tous ces gens faisant autant de bruit qu'à une réunion syndicale.

Il devait être à peine six heures. Dans l'immeuble où habitaient les Szylowitz, pas le moindre bruit. A part un merle qui s'égosillait au sommet d'un arbre du square Sarah Bernhart, en face, la rue de Lagny ne s'était pas encore animée. Le père de Mosché venait juste de se réveiller. Au moment même où il ouvrit les yeux, une voiture de la police vint se ranger le long du trottoir. Un agent de police et un policier en civil en descendirent.

Ils semblaient bien renseignés et n'eurent même pas à frapper chez le concierge. Mais en traversant la cour intérieure, ils ne virent pas qu'un rideau s'était soulevé, un bref instant. C'était Isaac Szylowitz qui comprit aussitôt que la police venait chez eux, il se doutait bien pour quelle sinistre besogne.

Il se précipita vers le lit de Mosché, le tira hors des draps avec brutalité, au point qu'il le fit tomber sur le parquet.

— Tout de suite, sans rien me demander, attrape tes vêtements, et cours te cacher dans les cabinets du dernier étage. Vite, vite, vite...

La mère de Mosché venait à peine de se réveiller, que son fils grimpait déjà les escaliers. Au même instant, les

policiers arrivaient dans le couloir et attaquaient les premières marches, en s'accrochant à la rampe branlante.

L'homme en civil, les mains dans les poches, lança un violent coup de pied dans la porte.

— Qui est là ? demanda Tateh.

— La police, vous le savez bien, allez, ouvrez !

Les deux hommes firent irruption dans le logement, en bousculant Mameh qui venait de se lever. L'inspecteur en civil compulsait un carnet à couverture rouge.

— Vous, vous êtes là, tous les deux. Mais votre fils, où se cache-t-il ? Il n'est certainement pas loin...

Rapidement, suivi par l'agent en tenue, il fit le tour des deux pièces du logement, jeta un regard dans la cuisine, et revint vers le couple, l'air furieux.

— Votre fils, où est-il caché ? C'est idiot, il ne risque rien, lui, puisqu'il est Français par naturalisation. C'est indiqué sur mes papiers, mais mal écrit. Néanmoins, j'aurais voulu le voir !

Il secouait Mameh dont la stupeur n'était pas feinte. Mais où pouvait-il se cacher, son Mosché ? Des larmes coulaient, de plus en plus abondantes sur ses joues. La peur déformait ses traits. Soudain, elle se jeta aux pieds de l'inspecteur, serra ses genoux, les embrassa. Le dégoût le fit crier. Surtout qu'il venait de s'apercevoir que de la morve coulait du nez de cette horrible Juive. Aucune dignité, cette race ! Brutalement, il parvint à se libérer. Mameh tomba en arrière et ne bougea plus, évanouie.

— Szylowitz, vas-tu me dire où est caché ton fils ? Je veux voir toute la famille, même ceux que l'on n'emmène pas, c'est la consigne !

A deux reprises, il le gifla, mais Tateh se tut, la tête baissée.

Le flic ne pouvait se douter de ce qui se passait dans son dos. La bouche pleine de malédictions, David voulait bondir sur lui, pour se couler dans ses veines et provoquer une apoplexie, par la formation d'un caillot. Mais Samson

Naguibor, robuste malgré la perte de ses cheveux, parvenait à le retenir.

Mameh était revenue à elle, et chancelante, allait chercher des vêtements dans l'armoire pour les entasser dans une grande valise en carton. C'est alors que Tateh Szylowitz se précipita vers le mur et s'y plaqua, griffant de ses ongles le papier peint. La terreur le faisait hurler, en yiddisch, ce que les flics ne pouvaient comprendre : « Ils nous emmènent à la mort. Nous ne reverrons plus notre fils, notre Mosché. C'est la fin. Nous allons mourir. »

Quand les policiers poussèrent le couple hors de chez eux, Isaac Szylowitz n'était plus qu'un pantin. Au contraire, sa femme montrait plus de courage. Ce qui ne l'empêcha pas, une fois descendus les escaliers, de cracher au visage de l'inspecteur. Il leva la main, sans doute pour la frapper, puis la rabaissa, en haussant les épaules.

David avait échappé aux mains de Samson Naguibor, mais il ne se rua pas sur les policiers, cette fois. Le destin, cruel destin que celui des Juifs. Avec tristesse, il regarda le groupe s'éloigner vers la sortie de l'immeuble, puis disparaître. Mais pourquoi ne jouait-il plus, le violoniste, sur son toit ?

Le petit Mosché restait-il encore dans les cabinets ? Il venait tout juste d'en sortir, l'imprudent, et regagnait déjà le logis familial. C'était dangereux ! Avec un tel flic ! David nota que le petit Szylowitz ne pleurait pas, mais la fixité des traits de son visage n'augurait rien de bon.

Il voulut rester, mais Samson Naguibor lui répéta à plusieurs reprises qu'il leur fallait regagner leur poste d'observation. Pour eux, ce jour n'était pas un jour comme les autres. Aucun détail ne devait leur échapper. N'étaient-ils pas en mission ? David poussa un gémissement. Une mission ? Mais commandée par qui ? Sacré Samson Naguibor qui ne voulait pas admettre qu'il n'était plus qu'un reflet, une pensée, une ombre, comme tous ceux qui se trouvaient dans la tête de Mosché.